

**Le «soi» après l'humanisme :
retour au verbe?**

**Quelle est la
«face»
d'un verbe?**

**La di-stance
au ou dans
le réel**

Marc Belderbos

Juillet 2008

Comité de rédaction :

**Marc Belderbos
Cécile Chanvillard
Pierre Cloquette
Renaud Pleitinx
Jean Stillemans**

Diffusion :

laa

**laboratoire analyse architecture
Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme
Place du Levant 1 boîte L5.05.02
1348 Louvain-la-Neuve
Belgique**

<https://uclouvain.be/fr/instituts-recherche/lab/laa>

**© Les Pages du laa
ISSN : 2593-2411**

Notre temps et notre histoire, ici en 'occident', se sont élancés, après avoir pensé en Grèce l'incroyable de l'y-dentité comme une situation dans le réel, par ce qui fut non pas «considéré» mais simplement 'accepté' comme une évidence : pour bien penser, il faut être à distance.

Pour bien penser le réel en monde, il faut se mettre à distance du réel et maintenir cette distance.

En d'autres mots : la distance au réel est *ce qu'il faut* pour permettre une réalité.

Si mes informations sont bonnes (je ne suis pas philosophe), c'est Aristote qui a avancé cela. Le même Aristote est le premier à présenter "le divin" en remplacement des divinités ou à préférer donc l'un à la multiplicité, au moment précis de la prise de distance au réel. Comme si la pensée en distance au réel était parallèle à la promotion de l'un.

Mais, penser hors du réel, à distance maintenue du réel, lance ou fait germer un humanisme substantif, à distance d'un fond. Humanisme qui ne fera que croître.

Cette pensée à distance a, en effet, engagé une concrétion de notions :

L'y-dentité devient, par cette concrétion en l'un à distance, identité. L'identité est plutôt une '*substantivité*'. L'homme se pense, soi, plutôt substantif.

Plus loin dans cette pensée, l'homme est celui qui, dans l'évidence, est capable de distance au réel. Comme un dieu unique qui devient d'ailleurs le sujet ultime de l'homme.

Dieu comme l'Un sont alors les sujets de l'homme.

On ne peut pas raconter toute l'histoire de "l'humanisme", mais plus loin dans cette histoire, dans la deuxième partie du Moyen-âge, l'homme se croit capable de fonder. Il peint même le corps de dieu. C'est le schisme de 1054. Toute la peinture européenne est alors sur un fond plein, comme un réel au fond et en fond de réalité. Un fond plein est nécessaire à tout. Toute la peinture est sur fond plein. La distance au réel n'est pas la distance au vide ou dans le vide. Elle est la distance à un plein.

C'est aussi l'invention du paysage (cf. A. Cauquelin). L'homme croit pouvoir fonder la nature de laquelle il est à distance.

Plus loin l'homme est, par là, central au réel et dans le réalité. La perspective arrive. C'est la renaissance, un point de non retour dans la portée au pouvoir de l'humanisme, où l'homme ne se veut plus à distance du réel mais hors du réel. Il s'est extrait du réel, mais s'y veut néanmoins central. Il suffit pour cela de voir son architecture : de sublimes lieux, parfaitement intérieurs et parfaitement construits

par un développement de l'**UN**, font monde et se tiennent hors du réel auquel parfois ils ne font même plus face (pas de façades à San Lorenzo et San Spirito) et qu'ils oblitèrent.

L'humanisme oblitère le réel.

Certains, qui ne le veulent pas, sont renvoyés au réel :

- Giordano Bruno en fumée sur le bûcher.

- Francesco Borromini ne parvenant à ouvrir l'espace architectural se suicide en s'ouvrant le corps.

Plus loin, l'homme se croit '*lumière*'.

De sa distance hors du réel, il voit le monde comme le fond qu'il fonde et éclaire. Il a besoin de se croire à l'image d'un dieu.

Plus loin, il n'éclaire pas l'infini inatteignable et devient romantique et malade. Il ne s'en sort que par prétention à l'homme hyper-substantif, mythique ou scientifique, et c'est la catastrophe 'hyper-humaniste' du XX^e siècle.

Précédant ce vingtième siècle, ou néanmoins à son commencement, certains ne pensent plus comme cela :

Cantor montre l'infini non plus comme *inatteignable*, mais comme *ce qui ne suit rien*, c'est à dire que l'infini peut être 'ici et maintenant', inappréhensible mais pas inatteignable, adjacent au désir. L'infini devient adjacent au désir et cela rend l'homme in-fini infini. Sa substantialité n'est plus par là dé-finie.

Freud présente l'inconscient et montre que par cela l'homme n'est plus central à lui-même. A nouveau, l'homme est in-fini. Mais Freud maintient bien un "moi" que beaucoup pense très substantif.

Gödel montre quelque chose d'analogue : pas de démonstration d'un système par lui-même. (On note que les mathématiciens deviennent 'fous': ils visent une vérité sur la structure d'un réel et ne parviennent pas à la réalité....)

Kandinsky présente des peintures abstraites sans fond plein, sans substantivité, mais de pure consistance d'articulation de 'taches'. Kandinsky peint l'articulation, il peint le verbe et ne peint plus de figures substantives.

Mies Van de Rohe avec son pavillon de Barcelone, convoque littéralement l'infini 'ici et maintenant' et implante, comme points de disjonction, des poteaux (espèces de croisements qui s'ouvrent) qui sont la négation même de la colonne, c'est à dire la négation de l'Un. Cette architecture est la négation de l'humanisme clos et est la négation de l'un, ou est la négation du substantif. Cette architecture est pur verbe.

Quelle est la face d'un verbe?

Proust ne s'est jamais rencontré.

Où est donc la consistance du 'soi'?

...

On imagine comment aurait pu être le XX^e siècle si Cantor, Freud, Gödel, Mies, Kandinsky, Proust, l'avaient réellement dirigé.

Plus tard (1971), Kahn, l'architecte, change l'idée de pureté.

Purity lies in the incompleteness.

“ La pureté s'é-tend dans l'in-fini. ”

Ce qui est, pour moi, la synthèse d'un non-humanisme et la fin de l'Un.

L'humanisme se synthétiserait plutôt par

'l'homme est suffisant',

ou

'la pureté réside dans la per-fectio non maculée par le réel',

ou

'la pureté réside dans l'un accompli',

ou

'la pureté réside dans le monde intérieur fini ou le 'soi', par-fait, oblitérant le réel'.

Pour l'humanisme : plus de rencontre avec le réel! Tout est formé en réalité.

Il suffit pour cela de voir les œuvres majeures de la renaissance, la prétention à la lumière, l'exigence de l'un, de l'essence finie, ou l'architecture des régimes hyper-humanistes du XX^e siècle. ...

Mais l'un n'est plus. Et la génération de la personne se tient plutôt dans '*il y a de l'un in-fini*'. Il n'y a plus aucune prétention possible à l'un fini. Nous sommes 'finis' mais pas 'un'. Non pas incomplets mais in-finis dans l'infini ou in-finis adjacents à l'infini.

Quelle est la face d'un verbe?

'In-finis adjacents à l'infini' voudrait dire que croire à un 'soi' sur fond fondateur ne tient plus et qu'il ne faut plus dire 'l'homme', mais simplement 'celui qu'il y a' (jeu de la situation, 'y', et de l'avoir, 'a') ou 'celui qui a lieu' ou peut-être 'celui qui y est, au réel'.....

Et qu'il faut dire *'celui qu'il y a'* comme une **marque dans le vide**, comme une écriture, matière minimale d'une articulation au et/ou dans le réel. **Plutôt verbe que substantif.**

Plutôt verbe, **espace** indivisé, véritable in-dividu et articulation incorporés que particularisme substantif, errant, grégaire.

La proximité, le voisinage au réel semblent plus propices à assouvir le désir, à s'étendre dans l'in - fini, à rencontrer et affirmer dans le réel une vérité, par la dé-sidération (situation ou condition du désir) de celui qu'il y a, celui qu'on nommait 'l'Homme'.

Une bonne dé-sidération, le désir, est non pas un a-néant-tissement mais une articulation dans le réel, un verbe dans le réel, qui y prend corps, et non une distance au réel ou un particularisme substantif.

On pourrait viser cela par une cure, c'est à dire "*élever l'impuissance à l'impossible*" suivant Lacan ou passer de cette impuissance catastrophique dont le XX^e siècle, comme terrible et misérable fin de l'humanisme, est le signe **sidérant**, à l'impossible réel du désir **dé-sidérant** et s'y situer comme une articulation sans prétention, comme un corps inaugural. Y être un verbe plutôt qu'un substantif : un verbe dans le réel qui pourrait y articuler ou y sentir une sentence dont il pourrait écoper une vérité. Ou, en d'autres mots, de 'tenir un point' (Badiou) ou 'tenir une rencontre'. Et d'être ce 'tenir' plutôt que 'celui qui tient' à distance de son verbe. Et d'être là ou *l'être* rejoint *l'avoir* c'est-à-dire le '*tenir*'. Verbe qui n'a pas d'amont. Verbe de commencement. Verbe univoque.

L'Être serait un verbe ; verbe inaugural...

Alors hier, il s'agissait de '**l'homme face à sa destinée**' et je vous ai livré mon sentiment que l'homme devrait plutôt se penser verbe que substantif errant ou grégaire et je voudrais poser la question, si ma remarque est pertinente : est-ce que le 'soi' peut être un verbe dans le réel et quelle est la face d'un 'soi' verbe ? Quelle est la face de ce verbe pour que nous puissions l'être et nous tenir pour pouvoir tenir un point?

Notons que certaines voies de pensée orientales n'ont jamais laissé à l'évidence que penser devait se tenir dans la distance au réel. Ces voies de pensée n'ont pas connu l'humanisme. Au contraire: ces voies de pensée proposent plutôt de faire part du réel (sans trop le distinguer de la réalité). Et il s'en suit comme le montre Barthes dans "*L'empire des signes*", parlant du Japon, que tout y devient écriture. Jusqu'à la 'face' des gens.... Tout y est dénué de masse substantive : l'architecture est faite de matière sans masse (il suffit de voir les plans d'architecture de lignes, de points

Quelle est la face d'un verbe?

et du nombre). La peinture est sans fond et n'est qu'une écriture, dépôt de matière sans masse, pur augure du possible. Mais aussi la face des gens est pure écriture, personne sans masque, indifférente au drame des émois du substantif et n'irradiant que la pneumatique de l'espace du verbe. Bien sûr pas de dieu unique ou pas de dieu du tout, dans ces voies de pensée : rien que des esprits, pures orientations de la consistance. Ne pas penser à distance n'est pas neuf donc.

Et ce n'est pas neuf chez nous, en 'occident' :

Précédant tout juste la pensée grecque, la langue grecque se situait dans le champs de préséance du verbe et c'est hors d'elle que le champ de préséance du substantif et de l'identité s'est formé...

Je cite Goethe :

«Combien eut été différent l'aspect scientifique de l'univers si la langue grecque était restée vivante et si elle s'était répandue à la place de la langue latine.... Le grec est beaucoup plus naïf, beaucoup plus propre à un exposé lumineux, intelligent, esthétique. Cette manière de parler par verbes, surtout avec des participes et des infinitifs rend chaque expression souple; à proprement parler rien n'est déterminé, cloué, fixé, par le mot; c'est seulement une allusion qui évoque l'objet dans l'imagination.

Au contraire, la langue latine, en utilisant les substantifs, décide et commande. Le concept est solidement catalogué dans le mot, il se solidifie dans le mot avec lequel on peut dès lors se comporter comme s'il s'agissait d'un être réel.» (Hadot, Pierre, 2004 , p.95)¹

Alors retourner au grec d'avant Aristote ? Retourner au verbe? Faire part du réel? Un 'soi' qui soit verbe ? Avec comme maxime "sois verbe " pour faire corps et rencontrer dans le réel des vérités et les affirmer.

Quelle pourrait être la face du 'soi'? la face d'un verbe.....?

1. Goethe, Geschichte der Farbenlehre, Jubil.aus.,XL, p.177 ; cité par J.Stenzel, Kleine Schriften zur griechischen Philosophie. p. 74. Repris dans Pierre Hadot, Wittgenstein et les limites du langage. Vrin, 2004.

laa

<https://uclouvain.be/fr/instituts-recherche/lab/laa>

© Les Pages du laa
ISSN : 2593-2411